

« La victoire de Guernica », P. Eluard (1938) : commentaire de texte littéraire

Paul Eluard est l'un des poètes les plus engagés du 20^e s. Les premiers vers (et refrain) de son poème « Liberté » sont pour toujours associés à la résistance des Alliés victorieux. C'est en outre dans le recueil collectif auquel il a largement contribué, *L'honneur des poètes*, qu'Eluard et d'autres surréalistes défendent la figure de l'écrivain engagé en affirmant : « tôt ou tard, c'est vers l'action que les poètes sont entraînés ».

Très concerné par déjà par la guerre civile espagnole et impressionné par le tableau de son ami Picasso, « Guernica », présenté à Paris en 1937, il entreprend à son tour de témoigner de l'horreur du massacre.

Blâme original de la guerre, le poème « La victoire de Guernica » déploie tout un art de persuader le lecteur en l'impliquant dans le tableau des atrocités, pour enfin justifier pleinement son titre ; le blâme de la barbarie se renverse alors en éloge de l'humanité résistante et victorieuse.

Le texte est d'abord un blâme subtil de la guerre.

Le terme de « guerre » ne figure pas dans le poème et ce n'est que par le titre que le lecteur peut deviner, par déduction que le propos sera de dénoncer la guerre et ses conséquences. De plus, l'ambiguïté des termes employés rend la lecture ambivalente et l'identification du sujet difficile : le terme de « mine » est-il à rattacher à la mine en tant qu'industrie ou arme de combat ? Ainsi, le « feu » désigne-t-il l'élément (au même titre que l'eau ou la terre) ou bien renvoie-t-il par métonymie au combat qui fait rage ?

C'est indirectement et progressivement que la mort et la guerre s'installent dans le poème. Peu à peu, le champ lexical de la guerre prend sa place : strophe 3 « vide », strophe 4 « mort », strophe 6 « cadavres », pour se faire de plus en plus fourni, concret et expressif avec strophe 9 « défendant », « sang » (strophe 10). C'est indirectement, par le titre et par le jeu des références que le lecteur accède au sens du propos : Guernica.

L'heure est grave, ce que prouve le choix d'une forme imprécise (strophes de longueur variable : distique, tercet, quatrain ...) faisant se correspondre au chaos de la guerre le désordre prosodique. Mais cette forme est aussi empreinte de solennité, car prenant l'allure d'un verset, comme les versets des poèmes religieux ou des prières.

La guerre, thème central du poème et lieu des destructions et du chaos explique le choix d'une forme esthétique désarticulée : forme segmentée, hachée (laissant de larges espaces blancs et irréguliers sur la page) par versets et strophes irrégulières, absence de ponctuation, enfin débordement des propositions, de vers à vers par le jeu des enjambements et rejets (cf. strophe 4). La phrase enfin, est à la strophe 4 a-verbale, livrée de façon brute puisque l'image choquante vaut pour elle-même : « la mort cœur renversé ».

L'image est elle-même souvent, au lieu de l'action (de ce qui aurait été un récit de bataille par exemple) l'enjeu même du poème. Quelle en est la visée ?

Le texte veut faire image. Le texte est en effet moins un récit qu'un tableau, une scène. Le primat accordé au visuel est prouvé par l'emploi du déictique contenu dans l'adverbe « voici » (= « vois ceci ») ; le but est de faire impression sur le lecteur ou plutôt désormais, sur le *spectateur du poème*.

Pour faire impression sur le lecteur, des images poignantes aptes à toucher le spectateur : femmes, enfants jouent sur la pitié et le pathos et sont mis en valeur par l'anaphore (i.e. répétition en début de vers) : « les femmes, les enfants » (strophes 8, 9,10).

Le jeu des couleurs doit également marquer les esprits et entraîner leur imagination. Sollicité par les sens et notamment la vue, le lecteur-spectateur peut reconstituer une palette de peintre, par touches successives : le bleu du « ciel », les « roses rouges », le rouge vif du « sang », le vert des « feuilles vertes ».

Le titre, paradoxalement intitulé « la victoire de Guernica » pour traiter d'un épisode particulièrement sanglant de la guerre civile espagnole trouve sa justification au fil du poème.

Témoigne du fond positif du poème le souci des personnes et l'importance accordée aux gens, à ces « visages » apostrophes récurrents, c'est-à-dire placés en tête de vers, en anaphore (strophe 3), qui par métonymie (la partie valant pour le tout) désignent les civils de Guernica.

Le choix du mode du catalogue (énumératif) de ce qui existe sur terre (éléments, aliments, paysages, saisons...) peut évoquer le catalogue divin de la Création. Par le verbe à son tour, le poète entreprend de recréer le monde et d'y célébrer la vie.

Peu à peu, le poème passe du blâme de la barbarie à l'éloge de l'humanité. L'anaphore de « hommes » place les êtres humains et les combattants virils au centre du propos : « hommes » est à la fois dans la destination le pôle destinataire ainsi que l'objet du poème tout entier. Le poète veut par les mots redonner aux hommes une importance, ainsi qu'une dignité. De même que le blâme se transforme en éloge, les termes précédemment évoqués pour leur ambiguïté (« mine », « feu ») voient leur connotation évoluer et se préciser dans le bon sens : du « feu » destructeur (strophe 2), l'on passe au « feu dévorant de l'espoir » (strophe 13). La vie triomphe sans plus aucun doute possible avec les « bourgeons » symboles du renouveau.

La communauté des hommes divisée par la guerre civile retrouve son unité dans le combat pour la dignité. Les hommes sont réconciliés, par le jeu des pronoms aussi : la distinction « je » du locuteur/ « vous »/ « ils » fait place à un « nous » unificateur qui s'impose de plus en plus ; d'abord présent dans la première personne du pluriel de l'impératif « Ouvrons » (strophe 13), puis indirectement désigné par l'adjectif possessif (« nos ennemis ») , le « nous » est prononcé, explicitement désigné et renforcé par le futur à valeur modale de volonté : « nous en aurons raison », qui sonne comme un slogan vigoureux et optimiste.

Tout comme son ami surréaliste Picasso qui a présenté « Guernica » à Paris en 1937, Eluard a voulu un an après (1938) témoigner de la barbarie et du massacre pour dégager, à partir du blâme de la violence, un éloge de la résistance et de l'Humanité. Influencé par son ami catalan, il donne à son poème une dimension picturale. Mais le poète choisit, à la différence de son ami espagnol qui avait opté pour le noir et blanc et l'abstraction violents, de doter son poème de couleurs et d'images positives ; plaider en faveur de la vie, la « victoire de Guernica » prend le parti de faire triompher l'espoir et redonne au poète une pleine fonction de créateur : le créateur littéraire, qui redonne vie, devient l'égal du Créateur divin, qui l'avait/l'aurait créée.